

Quand nos anciens faisaient la fête.

Les loisirs !!! Il y a de cela un peu moins d'un siècle, ce mot n'était pas très usité, pour ne pas dire inconnu, et pourtant, si nos anciens travaillaient dur (la semaine débutait le lundi et s'achevait le dimanche à midi) ils n'en oubliaient pas pour autant de se divertir.

Il y avait tout d'abord les fêtes carillonnées qui mettaient tout le village en fête et auxquelles de près ou de loin tout le monde participait. Sur Cuges, lorsque nos anciens les évoquaient, on en dénombrait quatre. Saint-Antoine d'été et Saint-Antoine d'hiver, Saint-Eloi et carnaval. Pour chaque fête, il y avait deux incontournables : les bals et les banquets. Ah, les bals !!! Que serait une fête sans bal. Notre jeunesse, tout au long de l'hiver, s'en allait danser tous les samedis soirs et dimanches soirs autour de la viole des polka mazurka, scottish, tango et valse. La viole était le point de rendez-vous de la jeunesse cugeoise ce que ne voyait pas toujours d'un très bon œil l'Eglise. Une veillée de Noël, quelques jeunes filles s'en allèrent réaliser quelques danses avant d'aller à la messe de minuit. Au crépuscule de leur vie, elles n'avaient toujours pas oublié, la pluie de remontrances que leur avait déversée le curé de l'époque qui les avait convoquées dans la sacristie, dès la messe achevée, et les avait exclues du groupe des enfants de Marie ce qui leur permit de retourner danser avec moins de remords.



Saint-Antoine d'été la fête d'été la plus dansée

La fête de St-Antoine de Padoue était sans conteste la plus dansée. La fête durait trois jours, du samedi soir au mardi. Durant ces trois jours, la viole était délaissée et pour cause : pas moins de cinq bals étaient programmés, animés par un orchestre. Mais cela coûtait cher car il fallait payer l'orchestre et les gradins loués à Trophyme Obscur, gradins qui ont fini bien des années plus tard comme tribune autour du stade municipal. Quant à la piste de danse, ce n'était pas la partie la plus importante du budget, quelques bénévoles l'aménageaient avec le sable pris à la sablière de la Blanquerie. Afin, comme l'on disait, « ne pas en être de sa poche », le comité des fêtes de l'époque avait trouvé la solution en vendant l'abonnement aux cinq bals 30 francs. Trente francs : la moitié de ce que gagnait un laboureur avec un cheval dans une journée. Pour les danseurs occasionnels, il était possible d'acheter une danse et attention aux resquilleurs... A noter que pour Saint-Antoine, les jeunes de Cuges invitaient les jeunes Signens. A Cuges, honneur aux étrangers n'était pas une maxime vaine. Pour nos jeunes voisins, tout était gratuit, à charge de revanche car les Cugeois étaient accueillis quelques semaines plus tard avec autant d'égards à Signes, à l'occasion des fêtes de la St-Jean. Des souvenirs inoubliables pour nos concitoyens qui avaient à cette époque-là de quinze à dix-huit ans. Mais Saint-Antoine, outre les fêtes religieuses, ne se résumait pas seulement aux bals : il y en avait pour tous les goûts. Le bel canto n'était pas oublié avec des concours de chansonnettes et romances, sans oublier la partie sportive avec une course à pied.

Après les fêtes de Saint-Antoine et l'intermède de la Saint-Jean de Signes, le travail reprenait dur pour tout le monde. Sur les câpriens du Puits, les premières câpres bourgeonnaient et durant plus d'un mois, de l'aube jusqu'à ce que le soleil soit au zénith, des dizaines de mains s'afféraient à cueillir ce qui fut la richesse de notre village. La plaine non plus n'était pas en reste. Il fallait couper le blé, le mettre en gerbe, le porter sur les aires au village et le battre.

Les sorties à la mer un grand classique de l'été.

Lorsque la moisson était achevée, il était de tradition d'atteler le cheval et d'amener tous les moissonneurs souper à la mer. Le souper à la mer était un grand classique des sorties de l'été. A cheval tout d'abord, puis plus tard en camionnette, la grande bleue était une des sorties préférées de nos concitoyens.

Pour les plus jeunes ce dur travail ne les empêchait pas tous les samedis soirs d'enfourcher leur bicyclette, le scooter de l'époque, et s'en aller danser dans les fêtes votives alentours au Brûlat à Saint-Anne ou encore à Saint-Cyr. Il n'y a qu'à Gémenos, avouaient les anciens, que nous n'allions, pas car disaient-ils pudiquement, « nous n'étions pas trop bien reçus ».

Les moissons achevées, la récolte de câpres bien avancée, sous le chaud soleil de l'été, l'heure était venue de fêter Saint-Eloi.

Entre moisson et vendanges au cœur de l'été, la Saint-Eloi

Une fête qui a toujours connu un énorme écho auprès de nos concitoyens car la Saint-Eloi n'était pas seulement la fête des hommes mais aussi celle des chevaux, mulets et ânes qui, tout au long de l'année, partageaient leur vie de labeur. Le matin il y avait bien entendu le défilé auquel ne manquaient pas de participer nombre de nos concitoyens. Il n'était pas rare d'y voir participer des

anciens qui mettaient un point d'honneur à défiler sur leur bête. Le défilé achevé, place au sport. On faisait courir une première fois les chevaux. Le départ avait lieu au milieu de la plaine et l'arrivée jugée à l'entrée du village. Après les chevaux c'était au tour des hommes d'en découdre sur ce même parcours. L'heure était alors aux agapes à l'hôtel d'Europe avec, au menu : poularde aux olives, petit pois à la reine et gigot rôti sans oublier le dessert. Un repas exclusivement masculin comme d'ailleurs tous les banquets qui avaient lieu à cette époque. Le banquet achevé, les chevaux étaient attelés aux charrettes sur lesquelles grimpaient tous les habitants du village pour atteindre, sans trop d'efforts, la Curasse. C'est là qu'avait lieu les courses de chevaux. Le premier était récompensé par une bride. Cela ne se passait pas toujours sans quelques accrochages. Ainsi cette année-là les courses étaient achevées, les brides distribuées lorsqu'arriva une dernière charrette avec sa grappe de spectateurs. Trop tard annoncèrent les organisateurs. Une décision qui n'était pas du goût du retardataire qui tenait absolument à faire refaire les courses, au grand dam du vainqueur qui n'avait pas du tout envie de remettre en jeu sa bride. Après de multiples palabres, les courses ne furent pas recourues et il fallût, dit-on encore beaucoup de diplomatie, pour le convaincre de participer à la suite de la fête. La Saint-Eloi reprenait en effet le lundi. Nous en parlerons dans un prochain article au cours duquel nous ne manquerons pas d'évoquer les autres festivités qui venaient jalonner la vie de nos ancêtres.

Édouard Giordanengo